

Lurelu



Chroniques post-apocalyptiques d'une enfant sage : entre survivre et revivre

Marie Fradette

Volume 40, numéro 1, printemps-été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85465ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fradette, M. (2017). *Chroniques post-apocalyptiques d'une enfant sage : entre survivre et revivre*. *Lurelu*, 40(1), 79-80.



Chroniques post-apocalyptiques d'une enfant sage : Entre survivre et revivre

Marie Fradette

79

Cette courte dystopie écrite par Annie Bacon nous entraîne dans un univers connu, celui du Plateau-Mont-Royal, là où un « choc neutronique » a ravagé la ville. Sauvée par ses parents qui ont vu venir l'impact sans pouvoir se protéger, Astride, treize ans et maintenant orpheline, doit apprendre à vivre dans cet environnement hostile.

Depuis son refuge dans la bibliothèque du Plateau-Mont-Royal, la jeune fille se tricote une petite survie à l'abri du désastre. Vis-à-vis de ce drame, de l'autre côté du mur, l'humanité, ou ce qu'il en reste, peut toutefois être semblable à la bête. La survie est pour certains indissociable de l'égoïsme, ce que l'héroïne ne tardera pas à découvrir. Le roman est présenté en courts chapitres, alternant entre le passé et le présent, jouant même sur la couleur des pages.

Voici quelques pistes à explorer.

Survivre à sa façon

«Montréal n'est plus que ruines. Au centre-ville, les hautes tours gisent en piles informes, réduites à leurs plus petites composantes, telles des constructions en Lego retournées dans leurs bacs d'origine [...] Dans une rue du Plateau-Mont-Royal, une fille de treize ans marche, tirant derrière elle une valise bleue. Ses bras trop raides alternent la tâche, dix pas pour la main droite, dix pour la gauche» (p. 5). Les premiers mots du roman ouvrent sur ce décor de fin du monde. Afin de susciter l'attention des élèves, de les plonger concrètement dans l'univers, invitez-les à le visualiser concrètement. Soit en proposant des images, un plan de la ville, soit, si possible, en organisant une sortie dans ces rues. Une fois le décor planté, l'analyse du récit en sera plus facile. Après une tragédie, comment le monde peut-il se refaire? Comment survivre dans un climat aussi hostile? Dans une société sujette à subir ce genre de tragédie, sensibiliser les élèves reste sans doute la meilleure arme contre les dérapages et autres drames humains.

Dans son roman, Annie Bacon met en scène quelques survivants, notamment Astride, mais aussi Armand Beauséjour. Pour la jeune fille, la survie passe d'abord par l'action. Protégée par l'eau de son bain lors de l'impact, elle en sort «se change, enjambe les corps sans vie de ses parents et empoigne une valise bleue» (p. 120). Son réflexe est de bouger, trouver un endroit où se loger – la bibliothèque dans son cas –, éviter les cannes de conserves et les humains, comme le lui a répété son père avant l'explosion, en somme d'abord s'assurer une certaine sécurité. Sa manière stoïque, voire froide, d'aborder la réalité l'amène d'abord à dresser des listes, pour ne rien oublier. La première s'intitule «Liste des listes à dresser», dans laquelle on trouve «installations pour rendre la bibliothèque habitable – Nécessités pour combler les besoins primaires – Mesures de sécurité contre les autres survivants – Gens à ne pas pleurer tout de suite» (p. 17). Invitez les élèves à réfléchir à cette façon pratique d'affronter la réalité. Puis, relevez tous ces passages dans lesquels l'action d'Astride est mise en lumière.

Cette nature concrète, organisée, entre en opposition avec celle plus passive de Beauséjour. Ce professeur au seuil de la retraite a une tout autre façon d'accueillir cette nouvelle situation. «Son ancien lieu de travail fait une garçonnière acceptable [...] Étant donné son âge, la direction le poussait vers la retraite dans les derniers mois. Une retraite qu'il ne désirait acucunement [...] ce bureau sera désormais à lui aussi longtemps qu'il le souhaite, peu importe l'opinion du syndicat, du directeur et de la société en général. Un sourire aux lèvres, il écrit» (p. 22), se contente de se nourrir de galettes, de ce qu'il y a de disponible dans les machines distributrices, ou encore de tablettes de chocolat, de sacs de *chips* gardé en réserve dans le pupitre des élèves. «Une école secondaire est une très bonne place pour tenir un siège!» dit-

il (p. 78). Il doit sa survie à la piscine dans laquelle il effectuait quelques longueurs avant le début des cours.

Si Astride passe du temps à écrire des listes, Beauséjour écrit pour sa part une suite de réflexions sur l'humanité. «Il a décidé de prendre son rôle de "dernier humain" au sérieux, même s'il se doute bien que d'autres ont survécu. Il tente d'expliquer, sur papier, la civilisation qui vient de s'achever. L'œuvre est destinée aux prochains êtres intelligents qui fouilleront les décombres» (p. 46). Le professeur regarde tout ça de haut, passivement, alors que la jeune fille vit dans l'instant présent. Invitez les élèves à comparer ces deux façons de faire. Demandez-leur de comparer l'esprit pratique de cette petite à l'insouciance un peu détachée de Beauséjour. Qu'est-ce que ça leur dit? Pourquoi, selon eux, adoptent-ils spontanément ces comportements?

Enfin, amenez les élèves à découvrir le changement d'attitude des deux personnages lorsqu'ils se rencontrent. «Lui qui était presque heureux de pouvoir se vanter d'avoir suivi l'Histoire (avec un grand «H») jusqu'à sa fin, ou du moins, jusqu'à son épilogue. Et voilà qu'une petite survivante le remet à sa place. Il n'y a jamais de véritable épilogue, seulement de nouvelles histoires qui commencent» (p. 116). La rencontre entre les deux personnages, entre l'instinct d'Astride et la passivité de Beauséjour, permet à chacun de délaissier en quelque sorte la survie et d'envisager le «revivre». Encouragez les élèves à faire la différence entre ces deux concepts et à relever tout au long du récit les indices qui mènent vers cette nouvelle vie, après le cataclysme. Par exemple, les livres laissés par Astride en guise de paiement sur les comptoirs de boutiques dans lesquelles elle se sert – traces de son passage – seront retrouvés par Beauséjour et le mèneront à la rencontre de la petite. Reprendre la vie après le drame commence d'abord par la rencontre de l'Autre.

Ventre affamé n'a pas d'oreilles

Si les deux protagonistes affrontent séparément, mais secrètement, la nouvelle réalité, il n'en va pas de même pour d'autres survivants qui errent dans la ville. «Une dizaine de jeunes hommes et de jeunes femmes poussent les portes vitrées et débarquent sur la place Gérald-Godin. Ce sont les premiers êtres vivants qu'elle aperçoit depuis la grande secousse [...] Le groupe continue en direction de la pharmacie. L'un chante à tue-tête, un autre frappe une voiture stationnée d'un bâton de baseball. Ils s'approprient la ville en faisant du bruit» (p. 50). L'anarchie présente dans la cité les stimule et ils s'accordent ainsi le droit de tout faire : piller, saccager, crier. Mais lorsqu'une autre bande, ennemie de surcroît, fait son apparition, la guerre éclate entre eux : «Ceux-là portent tous un ruban bleu autour de leur bras, leur tête ou leur cou. Ils braquent des fusils sur les fenêtres du Jean-Coutu et aboient des injures. Le territoire leur appartient» (p. 52).

Dans le tumulte, dans l'urgence, l'humain ne réagit pas toujours de la même façon. Après la rationalité d'Astride, l'attitude philosophique de Beauséjour, les gangs de rue sont dénués d'empathie. La violence, l'égoïsme, le chacun-pour-soi sous-tendent leur course. Cette attitude peut amorcer une discussion en classe. Que pensent les élèves de tels comportements? Comment auraient-ils réagi? Rappelez-leur l'existence réelle d'une scène semblable, qui a eu lieu à Montréal lors des émeutes de 1993, année où le Canadien venait de remporter la coupe Stanley. Vitaines cassées, pillage, voitures renversées, la rue Sainte-Catherine était sens dessus dessous. L'humain peut parfois être semblable à la bête, semblable aux chiens qu'Astride rencontre d'ailleurs dans la rue et auprès desquels elle tente une approche amicale. Rapidement, elle se rend toutefois compte que «dans ce monde hostile, même les chiens forment une faction» (p. 64). Tout comme les gangs de rue, les chiens sont insensibles à l'autre.

Forme du roman

Enfin, la forme du roman nous plonge tour à tour dans le quotidien des différents personnages. Un narrateur omniscient assure le discours tout au long du récit, lequel est divisé non pas en chapitres, mais en dates et lieux. D'abord le temps postapocalyptique, qui nous promène de la bibliothèque du Plateau-Mont-Royal à l'école secondaire Jeanne-Mance et qui nous situe entre le 12 mai et le 13 juin. Puis, le temps d'avant, celui qui annonce le drame. Celui-là ne dure que cinq minutes et se déroule dans le condo de la famille Hubert-Rondeau. On met en scène les quelques instants qui ont précédé l'explosion, des moments chargés d'intensité et d'angoisse pour Loïc, le père d'Astride, témoin impuissant devant la fatalité : «Physicien à l'Université de Montréal, Loïc a étudié ces effets secondaires en détail [...] Il regarde l'origine des messages sur les médias sociaux et se met à calculer frénétiquement. Les unités de distance, d'accélération et de temps se juxtaposent de manière parfaitement cohésive dans son cerveau sous l'adrénaline. Résultat : cinq minutes. Il n'a que cinq minutes avant l'arrivée de l'onde de choc qui précipiterait son cerveau contre la paroi de sa boîte crânienne» (p. 13). Cinq minutes qu'on voit se décompter, une à une, lentement, entre lesquelles la réalité des survivants nous est contée.

Pour permettre une distinction encore plus claire entre l'avant et l'après-catastrophe, les événements qui ont lieu au condo sont racontés sur du papier noir. Les mots blancs, derniers instants de vie, tranchent sur le noir du drame. Invitez les élèves à comparer l'attitude d'Astride dans ce moment et le changement qui s'opère avec

la catastrophe. «Heure H Dans la salle de bain, la mère d'Astride l'attend, avec une baignoire remplie jusqu'au bord, et une valise [...] Au-dessus d'elle, ses parents se prennent par la main, le cœur gonflé de leur geste altruiste. Ils sauvent leur fille en y laissant leur peau [...] Puis, il y a un grand bruit. Dans la chambre d'Astride, les paillettes sortent de leur pot en un tourbillon lumineux» (p. 107). Croyant avoir été déso-béissante et assistant aux représailles, la fillette croit d'abord que ses parents veulent la noyer «comme un bébé chat de trop». Puis le choc survient. Si Astride est docile avant le drame, repentante, la froideur qui la porte après tient encore à cette qualité d'enfant sage bien annoncée dans le titre.

Annie Bacon nous livre ici une dystopie douce dans laquelle la violence est sentie, mais peu montrée, dans laquelle la survie est ce qui compte d'abord pour les personnages. L'action laisse la place à la psychologie, aux pensées profondes des protagonistes, permettant ainsi aux lecteurs de bien saisir le drame, mais de l'intérieur. Grâce à une forme singulière, ponctuée de retours en arrière, le roman ouvre à plusieurs réflexions autour de la morale, de la survie, du don de soi, de la folie des hommes aussi. De quoi bien alimenter les discussions en classe.

